

# La Vie à Paris

LE PALAIS DE L'INDUSTRIE — LES SALONS. — L'HIPPIQUE. — MODES NOUVELLES. — L'ALBUM DE SEM.

Nul, dit-on, n'est content de son sort. C'est une des vérités les plus généralement reçues. Un exemple de la grammaire latine nous en a instruits dès l'enfance, et Horace a même pris la peine de l'écrire à Mécène, un jour qu'il n'avait pas, sans doute, d'autre sujet de conversation. Mais on est encore moins content de son âge. Les jeunes gens ont hâte de vieillir, les vieillards aimeraient bien qu'il leur fût possible de redevenir jeunes. Les consolateurs de l'humanité ont inventé divers adages pour donner satisfaction aux uns et aux autres. Ainsi, les médecins se sont avisés qu'on a l'âge de ses ardeurs de sorte que les hommes les plus mûrs, mais dont les artères ne sont pas trop durcies, peuvent se vanter d'avoir une circulation d'enfants, et cela est flatteur. Les adolescents qui ont un peu trop fait la fête, et dont le système circulatoire s'en ressent, sont fiers de s'être amusés comme des grandes personnes, et ont, de surcroît, l'illusion qu'ils sur le chemin de la vie.

D'autre viennent vous dire: "On n'a que l'âge que l'on paraît." Ce proverbe est d'ailleurs exact. Toutes les femmes d'aujourd'hui l'ont pris pour argent comptant. Elles risquent les cheveux couleur de feu, mais ont décidément renoncé aux cheveux blancs, qui donnaient au visage tant de fraîcheur, et la limite d'âge qu'elles s'assignent est une quarantaine bien conservée. Elles commettent, comme cela leur arrive si souvent, hélas! une erreur de raisonnement: elles confondent une jeunesse artificielle avec une jeunesse apparente, qui est tout autre chose; et elles ne se doutent pas des chiffres impertinents que leur attribuent les juges les moins suspects de malveillance, quand elles pensent avoir tout fait pour ne marquer pas plus de quarante ans.

Mieux vaudrait dire qu'on a l'âge de ses regrets. Cela ne peut donner ombre à personne, car nous commençons de regretter presque en même temps que de vivre. Il est assez rare que les adolescents regrettent l'enfance, qui n'est pas un temps bien heureux; mais quelques-uns la regrettent.

L'un des plus délicats poètes de France, Joachim du Bellay, a intitulé Regrets un recueil de ses poèmes, qui sont mélancoliques, mais jeunes, et du Bellay d'ailleurs est mort à trent-cinq ans. N'hésitons pas cependant à publier que regretter, c'est commencer de vieillir. Cette maxime aura l'avantage, entre autres, d'arrêter sur les lèvres des vieillards l'éloge machinal du temps passé. Ils mettront une coquette à taire des regrets qui trahiraient trop sûrement leur âge, et ils comprendront que le secret d'éternelle jeunesse, c'est de lémoigner un peu d'indulgence pour le temps présent, une grande confiance dans l'avenir, c'est de feindre les longs espoirs et les vastes pensées.

Ce secret de jeunesse est plus efficace que tous ceux que l'on vous révélerait dans les instituts de beauté, qui ne sont pas à la portée de toutes les bourses; mais il n'est pas à la portée de tous les esprits. Seuls, les génies supérieurs ont entièrement échappé à cette funeste manie d'exalter tout ce qui se faisait autrefois, de nier tout ce qui se fait aujourd'hui; Renan disait: — Heureux les jeunes, car la vie est devant eux!

Il disait aux étudiants: — Que de choses vous saurez, que nous ne saurons jamais! Je vous porte envie; dans l'humanité, les derniers venus sont les privilégiés. Dans cinquante ans, la littérature babylonienne comptera des vingtaines de volumes, et on la lira. Que je voudrais ressusciter dans cinquante ans!

Renan, âgé de plus de soixante-trois ans quand il prononçait ces paroles, était toujours jeune, plus jeune que beaucoup de ses auditeurs. Même, certaines personnes sévères le jugeaient trop jeune, parce qu'il ne paraissait pas seulement de la littérature babylonienne à ces étudiants, il leur disait:

— Ne la profanez jamais, c'est la chose la plus sacrée du monde. Regardez comme une lâcheté de trahir la femme qui vous a ouvert pour un moment le paradis de l'idéal.

Il ne leur disait pas seulement: "Travaillez", il leur disait aussi: "Amusez-vous." Renan était jeune. Et il n'avait pas la même façon de regretter que les hommes vulgaires; c'est l'avenir qu'il regrettait. Ce regret paradoxal de ce qui n'est pas en soi, voilà le vrai signe de jeunesse. Il suffit d'y penser pour le ressentir, si on a un peu de culture et le cœur bien placé; mais il faudrait le ressentir toujours et naturellement, sans y penser. Pour éprouver si nous vieillissons ou

si nous restons jeunes, ce n'est pas dans un miroir de glace et d'argent qu'il faut interroger notre image, c'est dans le mystérieux miroir à deux faces de l'avenir et du passé, de nos espoirs et de nos regrets.

Mais plutôt ne faudrait-il pas pouvoir détourner les yeux toujours de ce miroir impitoyable, s'il est vrai que le regret est le même avertissement qu'une ride? C'est comme une ride morale. Ah! j'avais bien besoin de créer cette inquiétude nouvelle! J'en suis naturellement la première victime. Je guette à présent mes regrets, et si j'ose dire, je les épêche. Eh bien, en toute sincérité, la plupart de ceux qui m'ont effleuré jusqu'à ce jour ne me paraissent pas très alarmants.

Ce sont surtout des regrets de spectateur; et je vois les uns partagés par tous les spectateurs qui assistent en même temps que moi à la comédie: ils ne sauraient donc rien prouver contre moi seul; les autres sont décidément trop absurdes et d'une fantaisie trop personnelle pour n'être pas inoffensifs et dénués de toute signification. Ainsi, croiriez-vous que je ne monte ou ne descends guère l'avenue des Champs-Élysées sans regretter le palais de l'Industrie?

Soyez assurés que je me rends très bien compte moi-même de mon aberration. J'ose à peine plaider les circonstances atténuantes. La perspective que l'on a ouverte en démarrant ce pauvre palais, qui barrait la vue, est magnifique, et je ne sais pourquoi elle me fait toujours songer, par association d'idées, à Budapest (qui est une ville que j'aime extrêmement). Mais, à Budapest, ils n'ont pas la façade des Invalides. Il est vrai qu'on l'a dégragée, mais que nous ne la voyons pas beaucoup plus souvent qu'un temps qu'elle se cachait (à distance) derrière le palais de l'Industrie. Maintenant, c'est tantôt une exposition de machines agricoles qui nous la masque, tantôt une foire. Oh! le temps où, pour aller, la semaine de Pâques, à la "fête", il fallait faire un si long voyage, pousser jusqu'à cet endroit fabuleux que les vieillards appelaient encore la barrière du Trône! On n'avait pas de "Métro" pour y aller, et les cochers de fiacre n'aimaient guère ce genre de plaisanterie. On s'y rendait en omnibus; et c'était si long, si fatigant, si ennuyeux, qu'après s'être donné tant de mal et s'être ennuyé à ce point-là, on ne pouvait croire qu'en fin de compte l'on ne se fût pas amusé beaucoup.

Revenons aux Invalides. Le pont Alexandre-III est grandiose. Je regrette seulement

qu'on ne se soit pas avisé de donner des hauteurs différentes aux candélabres qui le décorent et à éviter que les lanternes qui les surmontent ne fassent une ligne brisée de l'effet le plus fâcheux, quand elles sont allumées ou même quand elles sont éteintes. Je ne condamne pas les pylônes par principe; mais, s'ils étaient en proportion, cela vaudrait mieux. Enfin j'admire comme tout le monde le Petit-Palais, et même le Grand; mais je regrette le palais de l'Industrie.

On n'avait pas besoin de l'admirer. C'était un monument modeste, sans aucune prétention. Il n'avait aucun caractère d'art. On savait à quoi s'en tenir. Tout le monde était d'accord sur la médiocrité de cette architecture. Elle ne pouvait même être si médiocre que de propos délibéré. Cette laideur était peut-être symbolique. Elle était du moins sympathique. Les monuments sacrifiés sont comme les personnes désahérites, qui nous deviennent aimables par suite de la répugnance même qu'elles nous inspirent. Nous pensons témoigner notre largeur d'esprit en ne les jugeant point sur la mine, et nous nous savons gré de passer condamnation sur leur disgrâce apparente. — Je me demande où j'en veux venir avec cette comparaison, et sur quoi on jugerait un monument, sinon sur la mine.

Prétendrais-je que celui-ci avait une âme, une espèce d'âme second-empire, et en oserais-je parler avec attendrissement, comme ce personnage d'une comédie de M. Jules Lemaitre parle de la "charmante petite exposition de 1867"?

Non, je ne crois pas pouvoir aller jusque-là.

Mais il me paraît que bien des solennités, qui eurent naguère leur plus bel éclat dans la nef, dans les galeries et dans les salles du palais de l'Industrie, ont perdu leur caractère original, et même leur importance, depuis qu'on a changé le décor. Il est presque impossible de prendre le Vernissage au sérieux. Ce n'est plus un événement parisien. Et cela dépend bien uniquement du cadre; car si vous regardez les objets exposés, vous n'apercevrez pas une différence notable entre un Salon d'aujourd'hui et un Salon d'il y a vingt-cinq ans. Il y a toujours aussi peu de monde à la sculpture, où on fume, et la même cohue devant certains tableaux, qui entendent peut-être dire bien des bêtises quand ils seront devenus tableaux de musée — si jamais ils le deviennent — mais qui, en attendant le Louvre, commencent ici leur éducation. Cependant, ce public n'est plus partial et passionné

comme autrefois. Il n'a plus de parti pris d'admiration ou de blague. On sent que tout cela lui est égal! Est-ce que le beau temps des peintres serait passé? Jamais pourtant on n'a vendu autant de toiles. Mais c'est le temps des marchands de tableaux, et celui des peintres, ce n'est pas tout à fait la même chose.

Je me console du Vernissage et des Salons, mais il m'est impossible de croire que le Concours hippique soit le même au Grand-Palais que naguère au palais de l'Industrie. Je publie cette opinion sans remords; elle ne peut faire aucun tort à l'Hippique de cette année, puisqu'il vient de finir, et l'année prochaine on n'y pensera plus. Elle n'a en outre aucune valeur, car je dois avouer que je n'ai pas pu me résoudre à remettre les pieds à l'Hippique, depuis justement qu'il est au Grand-Palais, pas plus cette année que les autres. Je suis tenté, je passe devant la porte. Mais quand je vois, tournée vers la place de la Concorde, le cheval de bronze que j'ai toujours vu tourné vers l'avenue de Marigny, il me semble que tout est perdu et je renonce.

J'étais pourtant un des fidèles, en ce temps-là. Nous étions tout un clan de camarades qui avions fait notre volontariat dans le même régiment — de cavalerie naturellement, — et si intellectuels que nous puissions être les uns et les autres, il n'aurait pas fallu venir nous raconter que l'équitation n'est pas infiniment au-dessus de tous les arts libéraux. Il n'aurait pas fallu davantage nous soutenir que l'équitation civile fut comparable à l'équitation militaire. Nous avions tous été de très bons soldats, c'est-à-dire de bons cavaliers, et nous avions gardé pour nos officiers les sentiments d'une admiration quasi religieuse, bien qu'elle eût surtout pour objet le chic de leurs culottes et de leurs dolmans, et leur façon incomparable de franchir les obstacles. Nous venions les voir au Concours, il nous semblait encore être au régiment, et, mon Dieu, pour quelques heures, cela ne nous était pas si désagréable. Quant aux habits rouges, nous les critiquions avec une partialité révoltante.

Notre amour du cheval avait aussi quelque chose de religieux. C'était un culte. Mais jamais nous n'eussions alors espéré pour notre idole les hautes destinées qu'elle est en train d'accomplir. Nous avons vu, dans l'histoire du cheval, une véritable révolution, et même deux; car après avoir été négligé injustement durant

quelques années, il connaît l'heureux retour de la mode, auquel il avait droit, mais il ne joue plus maintenant dans la vie sociale que le rôle qui convient à la noble conquête de l'homme.

Le cheval n'est plus utile; il ne travaille plus que pour la gloire, aux armées; ou bien dans le civil comme dans le militaire, il n'est plus que bête de luxe. Il ne traîne presque plus de fiacres; bientôt, souhaitons-le, il n'en traînera plus du tout. Je sais qu'il est des chevaux moins favorisés; ceux que l'on mange. Je préfère n'en pas parler, c'est un sujet trop scabreux. On risque gros à y toucher. Saviez-vous que notre ami André Falize s'est vu réclamer deux cent mille francs de dommages-intérêts par le syndicat de la boucherie hippophagique, parce qu'il est trop bon pour les animaux?

Grâce à la renaissance du plus élégant des sports, les allées du Bois ont repris, après l'avoir quelque temps perdu, leur aspect d'autrefois. Partout ailleurs, la figure de la vie a prodigieusement changé. Mais ce qui est encore plus prodigieux, c'est que nous n'avons seulement pas l'air de nous en apercevoir.

Jamais l'humanité n'a plus complètement ni plus vite renouvelé ses accessoires et sa mise en scène, et c'est sans y prendre garde. J'emplace à dessein des expressions de théâtre, parce que la meilleure preuve de cette inconscience est la manie qu'ont les directeurs de monter les comédies qu'ils reprennent comme si elles dataient d'hier; et il n'en est presque pas une qui supporte cet anachronisme. Je ne parle pas d'extravagances, comme l'a-peu-être le rapatriement du Demi-monde, où le million de Suzanne l'Ange, qui rapportait cinquante mille livres de rente en 1855, n'en rapporte plus que trente mille l'attendons la fin, et où ses cheveux, qui venaient de chez Mme de, viennent maintenant de chez telle ou telle modeste qu'elle a vue maître; mais comment n'a-t-on point senti qu'on changeait toute l'atmosphère de Musette en délaçant à l'électricité la chambre où elle meurt, et que Sapho, la Sapho contre qui on nous a prévenus quand nous avions vingt ans, n'est plus Sapho, si elle ne porte pas une robe à bayouise et munie de cette tournure appelée strapontin?

C'est le costume, c'est la mode qui ont assurément changé le plus l'aspect de la vie, bien plus que les inventions nouvelles, et les automobiles, et les téléphones, et l'éclairage brutal, et le foyer à jamais éteint dans la cheminée de nos pères. Si encore il ne s'agissait en effet que d'un changement d'apparence, d'une autre silhouette, comme parlent les écrivains qui traitent ordinairement de ces matières! Mais j'ai peur que les dernières modes, qu'on nous a sorties aux réunions de printemps, ne présagent un mal plus grave, une altération profonde du goût et de l'esprit français, qui pourrait bien aller jusqu'à l'aliénation mentale. Je voudrais avoir le droit de dire ce que j'en pense sur le ton des anciens prédicateurs. Je suis fâché que l'affaiblissement de nos mœurs ne réduise à la politesse. Je viens de feuilleter l'album de Sem. Je le félicite de ne s'être point gêné pour parler de ces folies et de ces laideurs véritablement. Mais ce qui est extraordinaire, et même effrayant, c'est qu'il ne les exagère pas quand il les dessine. Il semble presque les atténuer. Jamais un caricaturiste ne s'était trouvé en pareil cas; et lorsqu'il met en regard nos merveilleuses et quelques-uns des insectes les plus hideux de la création, la ressemblance apparaît si frappante qu'on s'agacera qu'on y a pensé avant lui.

Il n'est pas moins extraordinaire ni moins effrayant d'observer que rien n'y fait, ni l'album de Sem, ni une scène sanglante dans la revue de Rip. On nous reprochait jadis d'être empués par un sentiment excessif du ridicule; ah! nous l'avons bien perdu, et même celui du grotesque. Je parle pour nos compagnes. Elles continuent, elles continueront longtemps encore à s'écrouler de telle sorte que Gavroche devrait les saluer en plein carême du mot qui n'est usuel qu'en carnaval. Que fait donc Gavroche? Il manque à tous ses devoirs. Deviendrait-il bien élevé? Ce n'est pas le moment.

Maintenant, pour être tout à fait équitable, et pour nous rassurer un peu, remarquons que les modes d'aujourd'hui sont parmi les plus ridicules, les plus indécentes, les plus ridicules, mais que, sauf une ou deux exceptions, la mode a toujours été ridicule et laide depuis qu'il y a des femmes et des hommes, et qu'ils ont pris le parti de s'habiller. Je ne le dis pas seulement des modes d'hier et d'avant-hier, qui sont d'un comique pénible; je le dis de toutes les modes de tous les temps; et pour n'en citer qu'un exemple, si vous prenez la peine d'y bien regarder, et si vous vous délassiez de toute superstition, sauriez-vous imaginer rien de si ridicule ni de si laid que le costume des femmes, et surtout des hommes, sous le Grand-Roi?

ABEL HERMANT.

## SPORTSMEN'S SPECIAL

### FRISCO LINES

LOUISIANA SOUTHERN R. R. (N. O. T. & M. R. R. CO., LESSEE)

## SHELL BEACH

TOUS LES DIMANCHES

Départ Ar. Shell Beach

5:00 A. M. || Départ Shell Beach 4:10 P. M. 6:05 A. M. || Ar. Nouvelle-Orléans 5:15 P. M.

Arrêts: Rue Poland, Avenue Friscoville, St. Bernard, Reggio, Ysclosky.

SERVICE PAR MOTOR-CARS

**\$1.00** Aller et Retour SAMEDI ET DIMANCHE sur tous les trains.

Pêche et chasse de premier choix. Appât sur les lieux à Shell Beach. Bon Restaurant.

Le service ci-dessus est en plus des trains réguliers!